

# AVANT QUE J'OUBLIE...

Volume 4, numéro 6 - Juin 2012

Ce mois-ci, dans *Avant que j'oublie*, Élise Chartrand-Déry nous raconte, à sa façon, l'histoire du voisinage de Saint-Joachim. Puis, on vous présente l'histoire des Fortin, une famille pionnière de Beaumont, en banlieue d'Edmonton. Enfin, Éloi nous raconte l'histoire d'une autre pionnière de l'Alberta, sœur Catherine. Bonne lecture!

## L'Hôpital général d'Edmonton achète le beurre de ma grand-mère...

En effet, c'est bel et bien au début du 20<sup>e</sup> siècle que mes grands-parents Arthur et Léonie (Goudreau) Fortin comptaient parmi leur clientèle l'Hôpital général d'Edmonton. Deux fois par semaine, Grand-mère barattait 80 livres de beurre et, deux fois par semaine, Grand-père faisait la navette de Beaumont à Edmonton pour vendre ce bon beurre à l'hôpital et aux citoyens d'Edmonton. Éventuellement, ils n'eurent qu'à fournir un seul client soit l'Hôpital général d'Edmonton.

Je vous présente donc la famille Fortin, une des familles pionnières de Beaumont en Alberta.

Fils d'Elzéar Fortin et de Victoria Binet, Arthur Fortin, est né à la paroisse Saint-Sauveur de Québec le 26 juin 1876. Le 20 janvier 1891, la famille est en deuil, la jeune maman décède à l'âge de 37 ans laissant derrière elle cinq jeunes enfants : l'aîné Arthur, Victoria (1878), Adélard (1880), Alice (1884) et Mériilda (1886).

Trois ans plus tard, en 1894, Elzéar se remarie avec Marie-Jeanne Lévesque qui a 20 ans et qui lui donnera 11 enfants.

Peu de temps après la mort de sa maman, Arthur, 15 ans, décide de fuguer en quittant le toit familial sans en parler à personne. Lorsque la disparition a été constatée et que des recherches intensives ont été menées dans les environs, on en déduit qu'il avait dû se noyer dans la rivière Saint-Charles coulant à proximité.

Des recherches sporadiques sont quand même menées par la famille et on finit par savoir qu'il aurait alors quitté Québec pour aller rejoindre ses cousins Paré à Pittsburgh aux États-Unis. Entre 1895 et 1898, sa présence est confirmée à Fitchburg, Massachusetts, où il occupe un emploi.

L'ouverture du chemin de fer dans les provinces canadiennes de l'Ouest en 1892 et la facilité



Une baratte qui servait à fabriquer le beurre semblable à celle de notre grand-mère Léonie



Arthur et Léonie (Goudreau) Fortin.

d'obtenir des concessions de terre de la Compagnie de la Baie d'Hudson et du Canadian Pacific attirent un premier courant d'immigration des familles françaises du Minnesota, favorisées par l'Église catholique. En 1899, Arthur et son cousin François Paré décident donc de quitter les États-Unis pour l'Ouest canadien. À son arrivée en Alberta, il achète une terre du Canadian Pacific au coût de 3 \$ l'acre à Beaumont, à proximité d'Edmonton. Il agrandira son lot en 1902 pour la modique somme de 10 \$.

L'année 1902 marque une étape importante dans la vie d'Arthur. Il épouse Léonie Goudreau à l'église Saint-Vital de Beaumont. Léonie, originaire de Benson au Minnesota, était la fille d'Onésime Goudreau et de Marie Côté de Nicolet, Québec. Pendant qu'ils amorcent la construction de leur maison sur leur concession, ils demeurent à Strathcona où sont nés leurs deux premiers enfants : Leona et Rosé. Cette petite maison de colonisation munie d'une seule chambre à coucher et d'une très petite cuisine ne suffira pas longtemps; la venue de quatre autres enfants obligera l'addition d'un second étage et, éventuellement, la famille comptera neuf enfants.

Comme agriculteur, Arthur travaille aux semailles et récoltes et il s'occupe de l'entretien des animaux et des bâtisses. Léonie, et par la suite les enfants en âge de le faire, prêtera main-forte aux

différents travaux de la ferme. En plus de nourrir la maisonnée, Léonie lave les vêtements à la main et fabrique le pain, la pâtisserie et même le savon. Elle fait aussi la confection et la réparation de vêtements et j'en passe. Dans ses « temps libres », elle confectionne également des couettes et des couvre-lits. Et deux fois par semaine, elle baratte son beurre.

Comme la famille était nombreuse et le moyen de transport restreint, on allait à la messe chacun son tour le dimanche et ceux qui n'avaient pu être du voyage étaient assurés de l'être le dimanche suivant.

Membre du Conseil scolaire de l'école Charest, Arthur fait aussi partie de la « Société Saint-Jean-Baptiste » et des « Bons patriotes Canadiens-français ». On rencontre aussi Léonie aux réunions des « Dames de l'Autel », aux pique-niques de la Saint-Jean et autres fêtes paroissiales. Ils sont considérés comme des pionniers de Beaumont.

En 1934, la remise et la porcherie sont détruites par le feu. Comme ils n'ont pas d'assurance, l'événement constitue une perte nette à leurs actifs.

Atteinte d'un cancer qui occasionne beaucoup de souffrances, Léonie décède le 18 février 1937 à l'Hôpital général d'Edmonton. Elle sera par la suite inhumée à Beaumont. En 1938, Arthur se remarie avec Marie-Exilia Pivin-Dragon de Plamondon, Alberta. Ce mariage sera cependant de courte durée puisqu'elle décède l'année suivante.

En 1947, Arthur vend sa terre, mais conserve sa maison qu'il fait transporter près de l'église. Il demeurera quelques années à cet endroit tout en partageant son temps chez ses enfants. Après une attaque cardiaque en 1955, il emménage au Foyer Youville de Saint-Albert. Il décède le 4 novembre 1958 et est inhumé à Beaumont avec la mère de ses enfants.

Leurs enfants : deux religieuses chez les Sœurs Grises de Montréal, Sr Léona et Sr Rosé-Marie, Jérémie (Marie Gagnon), Alma (Normand Lambert), Mélina (Ernest L'Heureux), Léda (Joseph L'Heureux), Aimé (Madeleine Boutet), Alice (Siméon Royer) et Noël (Eudorine Godbout).

Les 9, 10 et 11 septembre 1988, les membres de cette famille Fortin se sont réunis et les 7 enfants vivants étaient présents. Encore

aujourd'hui, ses nombreux descendants se posent quelques questions. Pourquoi Arthur a-t-il fait une fugue à l'âge de 15 ans? Et est-il retourné visiter sa famille au Québec?

par Éléme Royer (fille d'Alice (Fortin) Royer)



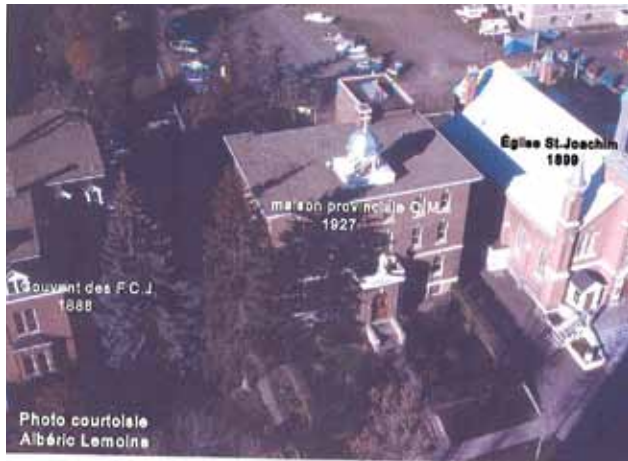
Les enfants d'Arthur et Léonie Fortin en 1958. Debout de gauche à droite : Jérémie, Léda, Alice, Mélina, Alma et Noël. Assises : Sr Léona et Sr Rosé-Marie. Absent de la photo : Aimé.



# Dans le voisinage de Saint-Joachim, l'histoire s'enchaîne...

Ce soir, à la brunante, je me promène dans le voisinage de l'église Saint-Joachim puis je m'arrête tout prêt du Manoir, situé au 11020, 99<sup>e</sup> Avenue. À la lueur du soleil couchant, les fenêtres de l'édifice semblent jeter un regard vigilant sur l'entourage, pendant qu'une brise glaciale interrompt ma rêverie et m'encourage à chercher la chaleur au sous-sol de l'église où je dois me rendre pour une rencontre sociale. Rendue au sous-sol, je songe encore à ce manoir et il me semble que ce n'est qu'hier que... Mais, retournons les pages du calendrier, plusieurs pages, même plusieurs années et à vol d'oiseau nous allons retourner dans le temps...

Bon, nous voilà rendus en 1967. C'est un dimanche après-midi, au mois de janvier. Dans ce même sous-sol d'église, la salle est comble mais les visages sont différents. La rencontre est convoquée par le curé de l'époque, le père Georges Chevrier o.m.i., pour étudier la possibilité d'acheter une propriété dans le voisinage de l'église Saint-Joachim. C'est nul autre que le couvent des religieuses, les 'Faithful Compagnions of Jesus' (une congrégation anglophone d'origine française 'Les Fidèles Compagnes de Jésus'). Bien que cette bâtisse, construite en 1888, exige beaucoup de rénovations, l'endroit offre d'énormes potentiels.



## Vision...

La vision qui domine l'assemblée veut qu'un centre communautaire soit établi sur ce terrain afin d'offrir un lieu de rencontre aux francophones de la ville d'Edmonton et de ses environs, tout comme les centres culturels des Ukrainiens, des Allemands et autres. Déjà un comité de finances est mis sur pied, l'enthousiasme règne et finalement la décision est prise.

Le 1<sup>er</sup> avril 1967, un contrat pour 225 000,00\$ est signé puis la paroisse Saint-Joachim devient propriétaire du coin, entre les rues 110 et 111,



sur la 99<sup>e</sup> Avenue.

## Le couvent devient un presbytère...

En attendant de construire le centre proposé, l'ancien couvent rempli plusieurs besoins; entre

autre, un presbytère pour le père Chevrier. Malgré que l'endroit ne soit pas propice pour loger le curé, le père Chevrier affirme que c'est pour la « cause » et il refuse de dépenser un sou pour des rénovations qui vont disparaître éventuellement. Mais, pourquoi le père Chevrier devrait-il déménager dans le couvent?

## Bref retour dans le passé...

Posons-nous un instant afin de comprendre la situation. Regardons l'édifice situé juste au sud de l'église au \*9916 – 110<sup>e</sup> Rue. Dès les débuts, cet édifice construit en 1927, doit remplir le rôle de maison provinciale des pères Oblats avec l'administration en plus d'héberger le curé de la paroisse Saint-Joachim. Cette résidence est aussi désignée pour accueillir les missionnaires de passage. Souvent, dans le *Codex Historicus* (les chroniques religieuses de la congrégation) nous pouvons y lire des commentaires qui s'appliquent à la paroisse inscrite dans l'administration oblate ou, à l'inverse, dans les chroniques de la paroisse - un conflit de gestion. Avec le passage du temps la nécessité de faire une séparation devient très évidente. (\*L'édifice 9916 – 110<sup>e</sup> Rue appartient maintenant à Bosco Homes tandis que l'administration Oblate est rendue à Ottawa.)

## Regardons l'utilité du couvent...

Revenons à la réalité de 1967. Maintenant, selon les raisons mentionnées, il est facile de comprendre pourquoi le père Chevrier déménage dans l'ancienne résidence des F.C.J.'s.

Chaque espace dans l'ancienne résidence a une utilité. La chapelle est transformée en salle de rencontre ou salle de bingo, une autre devient un centre préscolaire ou un studio de musique. Le mouvement du scoutisme, les Chevaliers de Colomb et bien d'autres ont leur salle. Il ne manque pas d'activités.

## Les finances...

Le comité de finances est à l'œuvre et sans tarder des bingos s'organisent. Y-a-t-il des conflits? Naturellement, lorsque des humains sont impliqués, quelque chose va accrocher. En voici un exemple...

## Les bingos...!

Le directeur des bingos décide qu'afin de plaire à la clientèle majoritairement anglophone, les soirées de bingo doivent se dérouler uniquement en anglais. « Non », s'objecte le curé. Puis, il affirme : « *Nous sommes une paroisse de langue française et si nous voulons être respectés, il faut se respecter soi-même.* » Ainsi, à contrecœur, le comité accepte la décision du père Chevrier qui exige des « bingos bilingues ».

Après tout, c'est lui le curé.

Enfin, le moment est venu d'accueillir les joueurs de bingos. Les organisateurs sont nerveux. Comment les gens vont-ils réagir?

Tout d'abord, les clients sont surpris d'entendre « *B-fifteen* » suivi de « *B-quinze* ». En effet, les « *bingo-istes* » sont à l'aise d'entendre la langue de Shakespeare côtoyer celle de Molière; à un tel point que, puisqu'ils ont le temps de vérifier plus de numéros, ils achètent des cartes supplémentaires. Bingo! Les revenus augmentent et tout le monde est heureux. Une fois de plus, le père Chevrier affirme : « *il ne faut pas avoir peur d'être soi-même!* » Leçon bien apprise...

## Un vent de transition...

Chez les Oblats, au printemps 1971, c'est le moment des obédiences. La décision est prise : le père Chevrier est appelé à devenir curé de la paroisse Notre Dame de Fatima à Maillardville en Colombie-Britannique.

Deux années s'enchaînent et l'administration de la paroisse est en transition. Puis, la vision change.

## Nouvelle administration, nouvelle direction...

En 1973, le père Gérard Lassonde o.m.i. est nommé curé de Saint-Joachim. Il arrive de Bonnyville, Alberta, pour être logé dans l'ancien couvent. Très rapidement, il désire un nouveau presbytère.

L'ordre du jour pour plusieurs réunions du conseil paroissial démontre que la question d'un presbytère est à l'affiche et l'idée de bâtir un manoir remplace le projet d'un centre communautaire. Débats et délibérations. Chacun a son opinion; un veut un gratte-ciel, un autre parle d'intégrer un presbytère dans un manoir. En d'autres mots, tous autant qu'ils soient, tirent leur coin de la couverture.

## Le « Club de l'âge d'or de Saint-Joachim »

1975. Entre temps, les aînés s'organisent et le « Club de l'âge d'or de Saint-Joachim » prend naissance. Le vent dans les voiles, ils ont plusieurs missions. L'enthousiasme donne de l'élan et des comités prennent vie. Le sous-sol de l'église reçoit un nouvel aménagement et accueille de nombreuses rencontres. Le Club reçoit des subventions du programme Nouveaux Horizons en provenance du gouvernement fédéral.

## Nouveau presbytère...

## Concours « Qui suis-je? »

**Au début du 20<sup>e</sup> siècle, combien de livres de beurre Léonie Fortin barattait-elle chaque semaine?**

Faites-nous parvenir votre réponse, par la poste ou par courriel, avant le 31 août 2012 et courez la chance de gagner le livre *Les francophones de l'Alberta*.

**Par courriel :** avantquejoublie@acfa.ab.ca

**Par la poste :**

ACFA -  
A/s Concours - Avant que j'oublie  
8627, rue Marie-Anne-Gaboury (91<sup>e</sup> Rue)  
Bureau 303  
Edmonton (AB) T6C 3N1

**Réponse à la question du mois de d'avril 2012 :**

Les fermiers albertains s'unissent pour fonder l'organisation des « United Farmers of Alberta » (UFA) en 1909.

**Bravo à la personne gagnante :  
Candide Ouellette de Saint-Paul!**

## 1912 Saint-Paul-des-Métis

« Saint-Paul-des-Métis devient un village le 4 juin 1912. En 1936, on laisse tomber « des-Métis ». »

Source : *D'année en année : de 1659 à 2000 : une présentation synchronique des événements historiques franco-albertains / France Levasseur-Ouimet Ph.D, page 144*



1977. Finalement, après de longues discussions et avec beaucoup de diplomatie, le rêve du père Lasonde devient une réalité. Enfin, il est heureux d'accueillir ses paroissiens à l'ouverture officielle du nouveau presbytère.

### Le comité du Manoir Saint-Joachim...

Maintenant que la question du presbytère est réglée, il y a encore le projet de construire un manoir. Le conseil paroissial, avec des comités et des sous-comités, de gauche à droite, fait des démarches. L'Alberta Housing du gouvernement provincial entre en jeu et finalement, ils achètent la propriété des F.C.J.'s de la paroisse Saint-Joachim.

Dans toutes les négociations, on essaie de tout prévoir. Ainsi, le comité du Manoir fait spécifier que : *le terrain doit seulement être utilisé pour la construction d'un édifice pour les gens d'âge d'or* (L. historique de Saint-Joachim 1899-1999). Toutefois, des représentants du gouvernement exigent une liste de 500 signatures, de personnes éligibles pour demeurer dans ce genre de résidence.

### 500 signatures...

Le Club de l'âge d'or et le comité du Manoir sont à l'œuvre. Ils croient fermement que ce manoir sera uniquement pour les francophones... Illusion?

Depuis longue date il est noté : *La vision est que ce manoir apporte un grand avantage pour la paroisse et pour le groupe canadien-français* (Procès-verbal – 9 août 1977). Dans un autre procès-verbal du 14 mars 1977, il est souligné : *'que le comité du Manoir Saint-Joachim soit au courant et surveille le développement des plans du Manoir'*.

### Démolition...

1979. Des machines, sans pitié pour la valeur historique, déchirent les murs du vieux couvent et, sans cérémonie, les années d'histoires s'effacent; sauf pour les souvenirs gravés dans l'esprit de la vieille garde.



démolition du couvent  
février 1979

Photo courtoisie  
Albérique Lemoine

### Début de construction...

Avril 1979. L'activité attire les curieux et la construction n'en est pas moindre; surtout lorsque des ouvriers, maintenant retraités, surveillent de très proche les travailleurs à l'œuvre. Après tout : *c'est leur manoir...*

Au mois de juin 1981, les premiers locataires commencent à s'y installer. Tout nouveau, tout beau... ou quasi. Des petites déceptions et des lacunes se font sentir telles que : selon les rumeurs, chaque logis doit avoir un balcon mais il n'y en a pas... Pourquoi cette omission? Il est dit, que pour éviter des accidents, cette petite « gâterie » est supprimée.

### L'ouverture officielle du Manoir Saint-Joachim...

Le 27 novembre 1981. Grande célébrations, des

discours, du chant et encore des discours. Des dignitaires du gouvernement, de la communauté francophone, de la paroisse en plus des nouveaux locataires sont réunis pour fêter.

### Est-ce que les signatures portent fruit?

Pas vraiment. Malheureusement, lorsque plusieurs de ces gens sont contactés pour déménager dans le Manoir, ils ont soit fait d'autres arrangements, ne sont pas prêts à quitter leur résidence, ou quoi encore... Donc les candidats n'existent plus et la francophonie est diluée par différentes ethnies puisqu'il faut remplir les logis.

### Vivre en français...?

La réalité est que, dès la première réunion d'administration, quelques anglophones sont présents et, les procès-verbaux démontrent que le déroulement se fait en anglais.

Bien entendu, des petites cellules francophones existent mais, sous le voile de la gêne ou de la politesse, la langue de Molière est étouffée. Il faut bien souligner que la gérance, toujours sympathique aux origines culturelle du Manoir, et malgré ses vaillants efforts, est impuissante devant cette réalité.



### Accepter la transition...

Il est intéressant de noter qu'en 1983 le père Chevrier déménage dans le Manoir. Sa présence est grandement appréciée parmi les résidents. En philosophe, il dit que, même avant de quitter Saint-Joachim en 1971, il remarquait que la paroisse était en transition.

Ainsi, il accepte que son rêve d'un centre communautaire ne se soit pas réalisé. Cependant, il aime à raconter comment les paroissiens d'autrefois sont venus porter main forte à Saint-Joachim; la paroisse, mère de l'église catholique, à Edmonton. Puis, il souligne qu'il n'y a rien comme un défi pour faire vivre une paroisse.

### Les bénévoles à l'affiche...

Les heures de bénévolat sont incalculables. Chaque individu, peu importe sa contribution, a joué un rôle important et tous méritent d'être reconnu. Cependant, par manque d'espace, aucun nom, sauf ceux des deux Oblats sont mentionnés.

### Retour au moment présent...

Des éclats de rire me ramènent à la rencontre sociale au sous-sol de l'église Saint-Joachim. La bonhomie respire la camaraderie typique de notre culture francophone.



### À vol d'oiseau...

... il est facile de franchir l'espace du temps et de voir que, dans le voisinage de Saint-Joachim, l'histoire s'enchaîne.

Bref historique par  
Élise Chartrand-Déry, archiviste  
@février 2012

+++++

\*Photos historiques courtoisie : Albérique Lemoine.

\*Documents consultés : Livre historique de Saint-Joachim 1859 – 1959.

\*Procès verbaux de la paroisse Saint-Joachim ainsi que du Manoir Saint-Joachim.

\*Livre historique de Saint-Joachim 1899 – 1999 par France Levasseur-Ouimet.

\*D'Année en Année 1659 – 2000 par France Levasseur-Ouimet.

\*Ambitions et réalités, la communauté francophone d'Edmonton 1795-1935 par E.J. Hart.

\*Entrevues 2011 : Aimé Déry, Mme Églande Mercier, Paul Pelchat

\*Consultante : Juliette Richard.

+++++

De la même auteure :  
'Maurice Beaugard – La vie est belle'  
'Maurice Beaugard – Life is Wonderful'





# VOICI LES RÉCITS D'ÉLOI

Il était une fois...

## Sœur Catherine, une pionnière de l'Alberta

Les Sœurs de la Providence célèbrent cette année le 100<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de leur province des Saint-Anges créée en 1912 lors de la réorganisation de la Communauté en Amérique du Nord. Dans la province des Saint-Anges, nous retrouvons toutes leurs maisons de l'Ouest canadien dont celle de la mission Saint-Martin de Wabasca où les sœurs arrivèrent en 1901. C'est là qu'est décédée sœur Catherine en 1907. Voici son histoire.

Sœur Catherine (née Amanda Manseau) est née à Baie du Fèves au Québec, le 1<sup>er</sup> juin 1870. Elle était la fille de Moïse Manseau et de Joséphine Richard. Elle est entrée au noviciat des Sœurs de la Providence en 1895 et a prononcé ses premiers vœux le 7 août 1897. L'année suivante, à l'âge de 28 ans, elle quitta Montréal pour aller fonder, avec trois autres religieuses, la nouvelle mission Saint-Augustin à Peace River en Alberta.

Moins de deux ans plus tard, elle a été transférée à la mission Saint-Bernard de Grouard où elle a prononcé ses vœux perpétuels le 15 août 1902. Le 2 janvier 1905, on l'envoya enseigner à l'école de la mission Saint-Martin de Wabasca. Le déplacement de Grouard à Wabasca se fit en huit jours. Là, elle rejoignit sœur Tiburce,

la supérieure locale, et quatre autres religieuses. Ces dernières étaient très heureuses de l'accueillir; sœur Catherine était la première Sœur de la Providence qu'elles voyaient depuis leur arrivée à Wabasca en 1901.

La mission Saint-Martin comptait six religieuses. En plus de s'occuper de l'école, elles soignaient les malades et les visitaient à domicile; elles prenaient aussi soin de 14 orphelins, de 36 orphelines et de trois personnes âgées. À Wabasca, sœur Catherine enseignait à l'école et son dévouement a touché plusieurs personnes. Quand elle est tombée malade au début de décembre 1906, tout le monde espérait qu'elle se remettrait rapidement. Mais son état de santé empira et, à la mi-février 1907, elle dut garder le lit.



Sœur Catherine. Sisters of Providence Archives, Edmonton, Alberta.

Le 4 septembre 1907, monseigneur Émile Grouard écrit à la supérieure générale des Sœurs de la Providence à Montréal en lui disant : « Il faut avoir foi en la divine Providence et s'abandonner aveuglément à sa conduite quand on vient dans nos tristes contrées. » Il parlait des Sœurs de la Providence qui travaillaient dans son diocèse (le diocèse de Grouard-McLennan aujourd'hui) et spécialement de sœur Catherine qui était décédée plus tôt dans l'année.

En 1930, les corps de sœur Catherine et de deux frères oblats (le frère Jean Cabon et Jean-Louis Boisjoli) furent déménagés dans le nouveau cimetière de la mission inauguré en 1926. À la surprise de tous, le corps de sœur Catherine était dans un bon état de

conservation. L'auteur de notes historiques sur la mission Saint-Martin écrit que : « ses restes furent exhumés et nous eûmes la consolation de retrouver ses ossements et ses habits religieux parfaitement intacts. »

En 2003, sœur Yvette Milette racontait que lorsqu'elle était arrivée à Wabasca en 1930, cet événement était le sujet de conversation dans la communauté.

En 1962, le Conseil provincial des Sœurs de la Providence avait prévu déménager les corps de toutes les sœurs décédées dans le cimetière de la communauté à Calgary. Les autochtones n'aimaient pas l'idée de déménager le corps de sœur Catherine et, comme ils le souhaitaient, le corps de sœur Catherine est resté dans leur cimetière. Aujourd'hui encore, les visiteurs à Wabasca peuvent aller se recueillir et prier sur la tombe de sœur Catherine.

Elle a été la première Sœur de la Providence à mourir en Alberta.

Par Éloi DeGrâce, archiviste



Le cimetière de Wabasca. Sœur Catherine repose au pied de la grande croix. Sisters of Providence Archives, Edmonton, Alberta.

Malgré qu'elles aient beaucoup de travail, ses compagnes, qui prirent bien soin d'elle, trouvaient difficile de la voir tant souffrir; il n'y avait pas de médecin dans les environs et elles ne disposaient pas de médicament pour soulager les douleurs de la malade. Sœur Catherine ne voulait surtout pas être un fardeau pour ses compagnes.

En voyant celles qui se dévouaient à lui prodiguer des soins, elle dit : « Pauvres sœurs, je les ai toutes tuées! » L'annaliste de la maison écrit que plusieurs autochtones de la région lui rendirent visite pendant sa maladie.

Elle est décédée dans l'avant-midi du 18 juin. Toute la mission était en choc. L'annaliste des Sœurs de la Providence nous dit encore qu'un grand nombre d'autochtones se joignirent au personnel de la mission pour ses funérailles qui furent très simples. Le père Jean-Marie Dupé, supérieur oblat de la mission, célébra la messe des funérailles.

Sœur Catherine fut inhumée dans le premier cimetière de la mission « au pied du Calvaire de la Mission, à quelques pas de la salle de classe où elle donna sans compter son temps, sa peine et ses soins aux pauvres petits ».



Un dessin de l'école où sœur Catherine a travaillé. Sisters of Providence Archives, Edmonton, Alberta.



Patrimoine  
canadien

Canadian  
Heritage

LE FRANCO

